

TROIS MAÎTRES,

autour de Carthage

Triptyque

Collection Écritures
dirigée par Maguy Albet

Dernières parutions

- GIRARD Romain, *Le ciel des Mong-Wa*, 2002.
MUSNIK Georges, *Gilda ou la force d'aimer*, 2002.
CAMET Sylvie, *A l'évidence, vous ne me répondrez pas...*, 2002.
FOUCAULT Jean, *Rwandonnée*, 2002.
LAUNAY Serge, *Solitudes (nouvelles)*, 2002.
ATLAN Liliane, *Les messies*, 2002.
GARREAU Bernard-Marie, *Le Grand Queue*, 2002.
JAMET Michel, *Toutes les Choses*, 2002
CLOAREC Françoise, *Le Caravansérail*, 2002
EDIGHOFFER Jean-René, *Le Beau sire que voilà*, 2002.
ROLLAND Philippe, *Le carbet boulé*, 2002.
MOUNIC Anne, *Voici l'homme aux bottes rouges*, 2002.
MANGANO Philippe, *Le château de cubes*, 2002.
GOLDANIGA René, *Giulia et la Sigagna*, 2002.
GUERMES Sophie, *La loge*, 2002.
BOCCARA Henri Michel, *La pluie sur Aveiro*, 2002.
SOUKEHAL Rabah, *Parfums insolites*, 2002.
BOURREL Anne, *Contrebandes*, 2002

Eric SCHEMOUL

TROIS MAÎTRES,

autour de Carthage

Triptyque

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2002
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris – France
L'Harmattan, Italia s.r.l.
Via Bava 37
10124 Torino
L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest
ISBN : 2-7475-2583-X

*à ma femme,
à Elsa,
à l'enfant minuscule, encore inconnu,
à mes parents,
à Evelyne et René*

« C'est là le mystère profond de l'innocence
d'être en même temps de l'angoisse. »

S. Kierkegaard

LE MAÎTRE DU PHARE

C'est à cet instant que la Femme sans Visage est venue à notre rencontre.

Elle porte comme à son habitude une sorte de voile sombre, à peine transparent, qui laisse deviner seulement l'arête du nez et l'ombre des yeux. Sa voix est d'une douceur incroyable, paraissant émerger d'un lieu lointain, d'une eau tranquille comme si les sons, en s'échappant de la bouche invisible, miroitaient. Pourtant, sa conversation est des plus simples, et le sens de ses paroles, toujours limpide, semble accompagner le silence, l'épauler, le rendre tactile, presque vivant. Lorsqu'elle parle, tous se taisent, dans l'attente d'une révélation, ou peut-être d'un signe, car on

lui attribue des pouvoirs de divination. Tous connaissent son histoire qu'elle se plaît à raconter même aux inconnus. Etrange femme qui ne recherche que la compagnie de gueux et de lépreux comme nous... Peu à peu, elle était devenue, au sein de notre misérable convoi de pèlerins sans âge ni visage, un réconfort, un lointain écho des douceurs de la vie qui nous étaient quotidiennement refusées. Oui, comment décrire ces instants, au fond de l'obscurité, avec le corps de la Femme sans Visage et le plaisir, toujours coupable, que j'en éprouvais. Que de fois j'ai tenté alors de soulever le voile, et la femme, si brûlante et si tendre devenait alors une véritable furie et m'enfonçait ses ongles dans la peau.

En vérité, elle n'a jamais accepté de montrer son visage à quiconque. Pourtant, depuis l'enfance, raconte-t-elle avec fierté, tout le monde louait sa beauté. Elle était originaire de la région de

Carthage et on la comparait aux statues antiques des ruines de l'ancienne ville punique ; on évoquait à son sujet tour à tour Déméter, Amymoné, l'une des Danaïdes capturées par Neptune, ou ces longues figures de femmes alanguies représentées sur les mosaïques des anciens thermes dont les incrustations s'étendent jusqu'à la mer. Issue d'une riche famille venue d'Égypte, celle que l'on nommait parfois Astarté ou la déesse au tympanon car elle portait souvent avec elle son tambourin, ne manquait pas de prétendants. Certains lui faisaient des offrandes comme à une déesse, et ils étaient quelques-uns à affirmer qu'elle était d'ascendance divine. Amusée par cette adoration, la Femme sans Visage s'était alors livrée, disait-on, à des rites initiatiques occultes avec une confrérie d'adorateurs d'anciens dieux puniques. D'étranges sacrifices auraient ainsi été perpétrés et des rumeurs accusaient la jeune femme d'encourager ces célébrations païennes. Le

mystère et la crainte s'ajoutant à la beauté, des hommes devenus fous d'amour étaient alors prêts à tout pour l'épouser. Mais elle se refusait toujours, jusqu'au jour où son père dut l'unir contre son gré à quelque riche prétendant dont la famille représentait une alliance fructueuse. Et ce fut dès cet instant que la mort prit le visage de la jeune fille.

La Femme sans Visage poursuit son récit alors que notre convoi fait une halte réparatrice. Tous connaissent son histoire, mais trouvent encore du plaisir à l'écouter, car de multiples variantes la rendent à chaque fois différente, comme une pierre précieuse vue de chacune de ses faces.

« On disait de moi que ma beauté était inimaginable, et il était vrai que j'étais flattée par les comparaisons que certains osaient avec les

déeses de l'ancienne Carthage. J'aimais me promener seule parfois, le soir, près de ces ruines vénérables ; je me plaisais à écouter l'écho de ma voix se répercuter à l'infini contre les parois des citernes antiques à demi ensevelies comme de grandes conques abandonnées. Je flânais souvent le long des lagunes, entre les colonnes rongées et les mosaïques ; celles des anciens thermes venaient mourir jusqu'à la mer et j'adorais par-dessus tout le bruit des vagues, lorsqu'il se fait soudain plus sourd, plus alangui, plus solitaire à l'approche de la nuit. J'osais même, alors, tremper un pied là où avait abordé autrefois quelque déesse nue, les cheveux mêlés de perles et d'or retombant en pluie, se penchant avec une mystérieuse bienveillance devant tout un peuple à genoux. A cet instant, le phare du cap de Carthage s'illuminait au sommet de ce mont sacré où vivaient, dans de petites huttes de palmes et de torchis tout un peuple de contemplateurs, d'ascètes et de

mystiques. On disait que le phare abritait un grand maître soufi, celui que l'on nommait le Maître du Phare. J'imaginai alors le saint homme drapé de son manteau blanc, partagé entre la méditation, la contemplation et l'extase mystique, veillant sur les navires aux côtés du grand feu qui scintillait comme une étoile terrestre.

Ce furent ces innocentes promenades qui me firent suspecter d'entretenir des liens avec je ne savais quelle secte païenne d'adorateurs d'anciens dieux puniques. Ou peut-être ces rumeurs étaient-elles entretenues savamment pour nuire à mon père, l'un des plus illustres armateurs de la ville ? Ce dernier n'avait d'ailleurs qu'une obsession : me marier à un riche héritier. Il fallait que je fusse l'épouse de quelque prince, ou de quelque fils de famille. Je ne pus alors résister bien longtemps : dès que je devins une femme, mon père se mit à me persécuter chaque jour et ne parlait que de

préparatifs de mariage. Il passait des nuits entières avec ses conseillers pour trouver le mari idéal, pour lui. Je ne comprenais même pas à l'époque de quoi il s'agissait et toutes mes questions sur les épousailles et les noces restaient désespérément sans réponse. Je n'avais pas de soeurs, et mes frères, à chaque fois que j'abordais le sujet, se gaussaient de moi ou plaisantaient en affirmant que le mariage consistait à laver les pieds de son époux tous les soirs pendant toute la vie et à dormir au bas de son lit pour lui permettre d'en descendre et d'y monter, à la manière d'un tapis docile et vivant. J'étais horrifiée par de telles explications et lorsqu'enfin arriva le jour des noces, je crus que j'allais me vider complètement par le haut et par le bas, de sorte que mon futur mari, encore inconnu, ne trouverait sans doute plus qu'un petit tas d'épouse au milieu des voiles, des robes et des ornements.

Mon premier mari, - car vous verrez plus tard qu'il y en eut d'autres - était un noble fils de famille et se nommait Al Rhaman. Il était très jeune, mince et frêle, le teint blême et la peau tendue comme du parchemin entre les os, les mains longues toujours en mouvement, et portait constamment un mouchoir avec lequel il tapotait sa bouche à chaque toussotement, y déposant quelques rosettes de sang. Son amour pour moi était immense ; il ne cessait de me contempler comme si j'étais l'incarnation de la fille du Prophète et composait pour moi des poèmes abstrus, imprégnés tout à la fois de mysticisme austère et de fiévreuse passion :

Ô gloire brûlante de ma face, tu es celle dont la naissance

Reste le voile entre les rêves de l'élection ; car le Suprême est celui

*Qui hante ce qu'il n'est plus à force de respirer
avec les saints*

*Au sommet du Phare, et tu dispenses ma vie
comme un bienfait,*

*Ô connaissance des degrés de l'âme, revenue des
jardins de la Foi*

*Semblable à la gazelle de Bagdad, la mort est mon
chemin*

*Et la vie, seul secret des élus de la Loi, et de
matière céleste,*

Ne dure qu'une nuit...

Lorsqu'il m'aperçut, alourdie par des centaines de colliers, de bagues, de diadèmes, et de pendentifs en or et en pierres précieuses, il se mit à défaillir de bonheur ; quant à moi, je pensais que je devrais lui laver les pieds et lui servir de tapis toute ma vie, et cela ne m'enchantait guère. Il perdit même toute dignité et s'agenouilla devant moi, mais il dut se relever bien vite car le contact